

APOCOPE ET SYNCOPE
DANS L'HISTOIRE DU DEVELOPPEMENT DES LANGUES TCHADIQUES

Herrmann JUNGRAITHMAYR
(Université de Francfort)

La famille tchadique la plus diversifiée en Afrique est celle qui s'étend du nord du Nigéria jusqu'à l'est de la République du Tchad, à savoir à l'est, au sud et à l'ouest du Lac Tchad. Le terme "tchadique" par lequel ce groupe de langues est reconnu est dérivé du nom du Lac Tchad.

Historiquement, le Bassin du Lac Tchad aurait été un centre d'attraction important pour les populations de l'ancien Sahara central. Probablement à partir des 4ème et 3ème millénaires avant J.-C., certains groupes ethniques autochtones du Sahara ont dû émigrer en quête de nouveaux foyers où ils pouvaient s'abriter, lorsque les conditions de vie se sont empirées.

Nous pouvons alors supposer qu'au moins 5 000 ans se seraient écoulés depuis l'établissement de la majeure partie des langues appelées "tchadiques" dans la région du Soudan Central. ; ce laps de temps correspond à peu près à celui de l'établissement des langues indo-européennes en Europe. En terme général, la diversité interne de la famille dite tchadique est comparable à celle des langues indo-européennes parlées en Europe ; c'est-à-dire qu'à côté de

langues très proches comme le français et l'italien, on trouve, par ailleurs, beaucoup de langues tchadiques qui présentent des différences énormes comme l'anglais et l'irlandais ou le danois et le roumain en Europe. Le yedina (boudouma) parlé sur les îles du Lac Tchad est linguistiquement aussi éloigné du hausa que l'anglais de l'italien ; tout comme le mubi de Mangalmé et le tumak de Goundi qui n'ont que 15% de vocabulaire fondamental en commun - situation bien comparable à celle entre le lithuanien et l'albanais en Europe. Ce développement centrifuge énorme de langues génétiquement apparentées peut s'expliquer par différentes raisons. Parmi les raisons les plus importantes qui ont conduit à une diversification des langues de plus en plus marquée sont à retenir celles se rapportant aux conflits avec les ethnies qui se trouvaient sur place ; et, par conséquent, l'adaptation des langues des immigrants à celles des maîtres du pays, langues qui auraient appartenu aux familles adamawa-oubanguiennes, plateau ou nilo-sahariennes.

Voici quelques exemples de lexèmes montrant le degré de diversification des langues tchadiques :

"boire"	(sura)	shwaa	:	εε	(tangale)
"sang"	(kera)	kor	:	paa	(miltu)
"poisson"	(tera)	yurvu	:	ki	(yedina)
"caïman"	(lele)	urmo	:	kut	(sura)
"jambe"	(ron-daffo)	sakur	:	yu	(tangale)
"haricots"	(dera)	wɔrom	:	ji	(ndam)
"(sou)rrire"	(hausa)	mur̥mushi	:	gaj	(tumak)

Cette situation diversifiée en tchadique correspond en principe à une situation semblable en Europe illustrée par des oppositions comme les suivantes :

(latin)	augustus	:	"août"	[u(t)]	(français)	
(latin)	calidus	:	"chaud"	[ʃo]	(français)	
(français)	"quatre"	[katr]	:	"four"	[fɔ:ʀ]	(anglais)

1. POIDS SPECIFIQUE DES RACINES

Il est légitime de supposer que les langues subissent différents processus de déformation dans l'histoire de leur expansion et de leurs contacts ; des mots génétiquement apparentés se transforment souvent de telle sorte qu'on reconnaît à peine leur parenté.

Ceci s'applique à la situation linguistique actuelle dans le Soudan Central aussi bien qu'en Europe. Exemples :

(tera)	yurvu	:	ki	(yedina)	"poisson"
(italien)	aqua	:	[o]	(français)	"eau"

En indo-européen on peut généralement constater que les formes des lexèmes les plus étendues se trouvent le plus souvent dans des langues anciennes qui sont mortes, par exemple en sanskrit, en grec ou en latin ; pour la forme française du lexème "chaud" [ʃo], on peut trouver la forme originale, à savoir *calidus*. Comme on le sait, nous ne pouvons pas retracer aussi facilement l'histoire et le développement d'un mot d'une langue vivante comme c'est le cas des langues tchadiques. Toutefois, si nous comparons, par exemple, les formes *kulfa*, *kiif* et *ki* "poisson" dans trois langues tchadiques contemporaines, nous interprétons ces formes, données synchroniquement, comme des représentations différentes de l'histoire du développement du lexème donné.

Pour revenir à la liste d'exemples extrêmement différents présentée ci-dessus, la tâche de la méthode comparative consistera à établir une chaîne intermédiaire sans lacune entre les extrêmes pour prouver leur parenté génétique. Ainsi pour "crocodile" par exemple, entre *urmo* du *lele* et *kut* du *sura* on a des formes intermédiaires comme :

<i>haram</i>	(ron)
<i>kada</i>	(hausa)
<i>jaarmo</i>	(ndam)

ou, autre exemple, pour "sang", entre *kor* du *kera* et *paa* du *miltu*, on a des formes intermédiaires comme :

ku-baro	(lele)
ku-waar	(kwang)
obor	(mubi)
bare	(sibine)
ba	(tumak)

Ces séries de représentations phonologiques différentes d'un seul lexème se caractérisent surtout par un degré différent de "densité" - ou par un "poids spécifique" différent - de la racine. Ce qui revient à dire que la structure des différentes représentations peut être "lourde" ou "légère", d'après le nombre de consonnes radicales qui constituent le squelette fondamental du lexème. On peut ainsi distinguer entre des racines avec structures "lourdes", comportant trois radicales, "semi-lourdes", comprenant deux radicales, et "légères", ne contenant qu'une seule radicale. Exemples :

Racines	lourdes	semi-lourdes	légères
"poisson"	kələf (giziga)	kəfe (dghwede)	ki (yedina)
	kuluf (masa)	ki'i (kotoko)	
	kerfe (zime)		
	klfe (dghwede)		
	carafu (karekare)		
	shuruwo (dera)		
	yurvu (tera)		
	kiyfi (hausa)		
	kyifi (margi)		
"cinq"	biyat (hausa)	bađi (bole)	
	pwat (yiwom)	biđya (mubi)	
	wiđyim (kwang)	bayi (kabalai)	
	powa' (tangale)	bey (jegu)	
	be'eŋ (bidiya)	bay (lele)	
	biyetđi (siri)		
	vaatl'i (warji)		
vaad' (ngizim)			

1. POIDS SPECIFIQUE DES RACINES

Il est légitime de supposer que les langues subissent différents processus de déformation dans l'histoire de leur expansion et de leurs contacts ; des mots génétiquement apparentés se transforment souvent de telle sorte qu'on reconnaît à peine leur parenté.

Ceci s'applique à la situation linguistique actuelle dans le Soudan Central aussi bien qu'en Europe. Exemples :

(tera)	yurvu	:	ki	(yedina)	"poisson"
(italien)	aqua	:	[o]	(français)	"eau"

En indo-européen on peut généralement constater que les formes des lexèmes les plus étendues se trouvent le plus souvent dans des langues anciennes qui sont mortes, par exemple en sanskrit, en grec ou en latin ; pour la forme française du lexème "chaud" [ʃo], on peut trouver la forme originale, à savoir *calidus*. Comme on le sait, nous ne pouvons pas retracer aussi facilement l'histoire et le développement d'un mot d'une langue vivante comme c'est le cas des langues tchadiques. Toutefois, si nous comparons, par exemple, les formes *kulfa*, *kiif* et *ki* "poisson" dans trois langues tchadiques contemporaines, nous interprétons ces formes, données synchroniquement, comme des représentations différentes de l'histoire du développement du lexème donné.

Pour revenir à la liste d'exemples extrêmement différents présentée ci-dessus, la tâche de la méthode comparative consistera à établir une chaîne intermédiaire sans lacune entre les extrêmes pour prouver leur parenté génétique. Ainsi pour "crocodile" par exemple, entre *urmo* du *lele* et *küt* du *sura* on a des formes intermédiaires comme :

<i>haram</i>	(ron)
<i>kada</i>	(hausa)
<i>jarmo</i>	(ndam)

ou, autre exemple, pour "sang", entre *kor* du *kera* et *paa* du *miltu*, on a des formes intermédiaires comme :

ku-baro	(lele)
ku-waar	(kwang)
obor	(mubi)
bare	(sibine)
ba	(tumak)

Ces séries de représentations phonologiques différentes d'un seul lexème se caractérisent surtout par un degré différent de "densité" - ou par un "poids spécifique" différent - de la racine. Ce qui revient à dire que la structure des différentes représentations peut être "lourde" ou "légère", d'après le nombre de consonnes radicales qui constituent le squelette fondamental du lexème. On peut ainsi distinguer entre des racines avec structures "lourdes", comportant trois radicales, "semi-lourdes", comprenant deux radicales, et "légères", ne contenant qu'une seule radicale. Exemples :

Racines	lourdes	semi-lourdes	légères
"poisson"	kələf (giziga)	kəfe (dghwede)	ki (yedina)
	kuluf (masa)	ki'i (kotoko)	
	kerfe (zime)		
	klfe (dghwede)		
	carafu (karekare)		
	shuruwo (dera)		
	yurvu (tera)		
	kiyfi (hausa)		
	kyifi (margi)		
"cinq"	biyat (hausa)	bađi (bole)	
	pwat (yiwom)	bidya (mubi)	
	wiđyim (kwang)	bayi (kabalai)	
	powa' (tangale)	bey (jegu)	
	be'eŋ (bidiya)	bay (lele)	
	biyetđi (siri)		
	vaatl'i (warji)		
vaad' (ngizim)			

Racines	lourdes	semi-lourdes	légères
"cinq"	paat (mokilko) beedya (birgid) bood (kirfi)		
"mourir"	maat/muwaat (mubi) maate (migama)	mida (marba) mat (zime) nti (chibak) mar (sibine)	ma (tumak)
"sang"	ku-baro (lele) 'obor (mubi) per-am (diri)	bare (sibine) k-or (kera) paa (miltu)	ba (tumak)

Comment expliquer l'occurrence et la nature des différentes représentations d'un étymon ? Comme nous venons de le dire, la linguistique africaine ne dispose pas de documents écrits qui nous permettraient de retracer des étapes antérieures du développement des langues africaines. D'autre part, si l'on considère l'antériorité de la structure "lourde" du latin mater par rapport à la structure "légère" du portugais mãe, nous tenterons - en supposant un parallélisme du développement - d'interpréter les structures lourdes des lexèmes tchadiques (par exemple kulfa) comme représentant les étapes antérieures du développement des langues tchadiques. Partant d'un tel modèle, les langues tchadiques aux structures lexicales lourdes seraient interprétées (lexicalement) comme plus archaïques que les langues dont le vocabulaire est en majeure partie caractérisé par des structures semi-lourdes ou légères.

S'agissant du Bassin du Lac Tchad on constate que c'est surtout cette région qui contient les langues aux structures radicales semi-lourdes et légères, tandis que les langues aux structures plus lourdes se trouvent surtout à l'ouest et à l'est du Bassin, à savoir sur le Plateau "Jos-Bauchi" au nord du Nigéria et à l'est du Chari, c'est-à-dire jusqu'aux montagnes du Guéra et de l'Abu-Telfane.

2. VOCALISME

On observe la même répartition schématique des langues tchadiques en considérant la fonction du vocalisme.

Un schème vocalique peut assumer l'une des deux fonctions suivantes dans les langues tchadiques :

- 1) une fonction grammaticale, comme en mokilko "boire" :
o-o à l'inaccompli sóbò
i-e au subjonctif síbè
- 2) une fonction phono-syntaxique, comme en giziga "mourir" :
o dans mots, forme isolée
u dans muts, forme contextuelle I
ø dans mts, forme contextuelle II.

Les deux fonctions semblent s'exclure mutuellement dans l'ensemble tchadique. La fonction grammaticale d'un changement vocalique est répandue surtout à l'est et à l'ouest, tandis que le changement de vocalisme à l'intérieur d'un mot pour des raisons purement syntaxiques ne se trouve qu'au centre du Bassin du Lac Tchad.

Il est probable que les régions centrales de l'expansion et de la pénétration des peuples tchadophones auraient été le théâtre principal de conflits avec les autochtones, ceci ayant eu un effet particulièrement important sur les langues tchadiques. C'est pourquoi la transformation de l'héritage originel - à savoir les traits communs aux autres langues et familles de langues chamito-sémitiques - s'est plus accélérée ici, au centre, que dans les zones limitrophes où certaines marques fondamentales du phylum commun sont conservées (pluriel interne ou brisé, formation de l'accompli / inaccompli par un changement de vocalisme et par gémination de la 2ème ou de la 3ème radicale, etc.).

Dans une telle optique, le centre, c'est-à-dire le Bassin du Lac Tchad, nous apparaîtrait comme une région de transformation, de développement accéléré, de l'innovation - comparée avec les régions occidentales et orientales qui présentent des formes et des structures plus conservatrices.

3. LA SYNCOPE ET L'APOCOPE

La réduction purement "syntactogène" du vocalisme, de -o- en passant par -u- en ø ou de -e- par -i- en ø ou de -a- par -ə- en ø - comme on a pu l'observer en giziga - est un phénomène syncopique qui est fréquent dans l'histoire du développement des langues en général ; par exemple, l'ancien anglais stánas est devenu en anglais moderne [stownz] par un processus de syncope (BLOOMFIELD 1969 : 382).

Comme le mécanisme de syncope est causé par une tendance générale à compresser la forme du mot, il est souvent suivi ou accompagné par le phénomène de l'apocope, c'est-à-dire la perte d'une voyelle finale ; par exemple en tangale nous avons 'økø "chemin", mais 'øk tøm "chemin du sang", c'est-à-dire "veine". Cependant, l'apocope en tangale n'est pas limitée à la voyelle finale, mais affecte également certaines consonnes finales comme nous le montrent les exemples suivants :

	forme isolée	forme context. I	forme context. II
"mourir"	modø	mod-gø (acc.)	mo-si "mort" (ppp)
"montrer"	'obø	'op (saba) "enseigner"	'o-kø (acc.)
"bouche"		pøk	pø-nø "ma bouche"
"corps"		ik	'i-nø "mon corps"
"enfant"	lawø	law	la-
"compter"	maadø	maad	maa-
"accepter"	løbø	løp	lø-

Le phénomène de l'apocope est attesté dans plusieurs langues du groupe central. Pour le gude, HOSKISON (1975 et 1983) le décrit en passant. D. BARRETEAU (1978 et 1983) pour le mofu-gudur, le mentionne mais préfère "ne pas tenir compte de ce phénomène au niveau de la transcription phonologique".

4. SYNCHRONIE ET DIACHRONIE

Selon notre hypothèse, les structures lexicales semi-lourdes et légères de certaines langues tchadiques résulteraient de changements phonétiques tels que la syncope et l'apocope qui eurent lieu à travers les temps. Ce qui fut à l'origine un "jeu" phono-syntaxique libre, toujours *réversible* (mts coexiste avec mots !) - conditionné uniquement par la position syntaxique - devait graduellement donner des formes irréversiblement fixées et figées qui à partir de là devenaient - à l'exclusion des autres, moins utilisées - les formes uniques d'un lexème. Par exemple, le chibak n'emploie que nti pour "mourir" ; d'après l'exemple du giziga il y aurait peut-être encore d'autres manifestations phonétiques comme *moti et/ou *muti.

Les différents processus de la compression et de la réduction du mot - toujours réversibles à l'origine - ont, pendant plusieurs siècles, affecté les structures radicales des lexèmes de telle sorte que les formes réduites, à savoir les formes contextuelles (évidemment sous la pression d'un accent syntaxique fort), sont finalement devenues les formes survivantes dans les langues tchadiques qui ont subi un degré particulier de transformation, notamment les langues du groupe central.

Nous pourrions alors démontrer que la description des mécanismes synchroniques - à savoir la syncope et l'apocope - pourrait servir comme source importante pour expliquer des phénomènes diachroniques.

La thèse proposée peut être illustrée par le schéma ci-après.

forme forme forme
isolée context. I context. II

axe

synchronique



tangale : lɔbɨ lɔp lɔ "accepter"
giziga : mots muts mts "mourir"

"boire" "mourir" "poisson"

structure

"légère" he (tumak) ma (tumak) ki (yedina)
"semi-lourde" shaa (hausa) mat (zime) kəfe (dghwede)
"lourde" shwaa maat / muwaat kirif
 (sura) (mubi) (kulere)

axe

diachronique

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BARRETEAU D. - 1978 - "La transcription d'un texte mofu-gudur : Problèmes linguistiques" - *Cinq textes tchadiques (Cameroun et Tchad) : Présentation linguistique* (H. Jungraithmayr et J.-P. Caprile éd.) - Marburger Studien zur Afrika und Asienkunde A 12 - pp.7-54.
- BARRETEAU D. - 1983 - *Description du mofu-gudur (langue de la famille tchadique parlée au Cameroun) : 1. Phonologie, esquisse grammaticale, conte 2. Lexique* - Univ. de la Sorbonne Nouvelle, Paris III - Thèse 3e cycle - 500 p. + 384 p.
- BLOOMFIELD L. - 1935 - *Language* - Londres.
- HOSKISON J.T. - 1975 - *Notes on the Phonology of Gude* - Ohio State University - M.A. thesis - 35 p.
- HOSKISON J.T. - 1983 - *A Grammar and Dictionary of the Gude Language* - Ph.D. dissertation - Ohio State University - 301 p.
- LUKAS J. - 1970 - *Studien zur Sprache der Gisiga (Nord-Kamerun)* - Glückstadt-Hamburg : Verlag J.J. Augustin - 155 p.